Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 28 (1978)
Heft: 2

Artikel: L'apport des traductions syriaques pout la patristique grecque
Autor: Sauget, Joseph-Marie
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-381110

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 110 (1978), P. 139-148

L'APPORT DES TRADUCTIONS SYRIAQUES POUR LA PATRISTIQUE GRECQUE*

JOSEPH-MARIE SAUGET

Parmi les langues utilisées au cours de leur histoire par les Eglises chrétiennes de l'Orient, le syriaque occupe incontestablement la première place.

Cette prédominance, le syriaque la doit à sa vaste diffusion géographique et à son utilisation par diverses communautés: monophysite, nestorienne, maronite et même melkite, communautés qui s'étendaient depuis la côte de la Méditerranée, sur tout ce qui fut le diocèse *Oriental* de l'Empire romain, et dépassaient même ses frontières à l'est du Tigre. On ne peut certes pas trouver la même diversité dans les communautés qui utilisaient par exemple le copte, le ge'ez (ou éthiopien), l'arménien ou le géorgien.

Etendu dans l'espace, l'usage du syriaque le fut aussi dans le temps[1]. Dès le quatrième siècle après Jésus-Christ, dérivé de l'araméen, le syriaque fut d'abord une langue véhiculaire, et devint progressivement une langue de culture et la langue officielle liturgique des communautés qui le pratiquaient, et ceci jusqu'à nos jours, même si, à côté du syriaque, les langues vernaculaires ont progressivement acquis droit de cité.

Un des facteurs qui ont contribué le plus à maintenir vivant l'usage du syriaque n'est pas tant d'ordre intellectuel, mais bien plutôt politique. Car c'est en conservant avec acharnement leur langue propre, au moins comme langue liturgique, que les communautés orientales ont pu réagir à l'action envahissante de l'empire de Byzance, et cela dès le Ve siècle, et ont réussi à résister ensuite à l'implantation et au développement de l'Islam.

*

* *

Si le syriaque conserve pour nous aujourd'hui encore une importance de première grandeur pour l'étude du christianisme oriental, ce n'est pas

* Le texte publié sous ce titre est celui d'une conférence donnée à la Faculté de théologie de l'Université de Genève le 25 juin 1976. Nous le reproduisons tel quel sans autre changement que l'insertion de quelques notes bibliographiques destinées à faciliter un premier contact avec la littérature syriaque.

[1] Les histoires de la littérature syriaque (citées *note 2*) donnent en général un aperçu sur l'origine et l'évolution de cette langue. Voir aussi: H. FLEISCH, *Introduction à l'étude des langues sémitiques, éléments de bibliographie* (*Initiation à l'Islam*, IV), Paris 1947, p. 79-82.

seulement pour les motifs rapidement évoqués plus haut, mais c'est aussi pour une raison tout à fait pratique: à savoir la quantité du matériel conservé en cette langue dans toutes les branches des sciences relatives à l'histoire du christianisme[2].

Je rappellerai seulement pour mémoire l'importance des différentes versions syriaques de l'Ancien et du Nouveau Testament, pour l'établissement du texte critique des livres de la Bible, aussi bien que pour l'histoire de leur exégèse, mais la littérature syriaque apporte aussi un témoignage indispensable pour l'histoire du dogme, de la discipline ecclésiastique, et du culte chrétien dans la diversification des familles liturgiques de langue syriaque.

De tout le matériel littéraire conservé jusqu'ici en syriaque, une partie déjà a été publiée, et habituellement accompagnée d'une traduction dans une langue européenne plus immédiatement accessible[3]. Dans ces cas privilégiés, l'apport ou le témoignage de la littérature syriaque est directement utilisable. Mais il y a tous les textes qui n'ont pas encore été utilisés ni traduits par les orientalistes et qui sont conservés dans les dépôts de manuscrits des grandes bibliothèques d'Europe[4] (et aussi maintenant d'Amérique[5]). Le contenu de ces manuscrits est connu grâce aux catalogues qui en ont été dressés. Les critères des auteurs des catalogues étant assez variables, il n'est pas exclu de faire encore des découvertes dans des manuscrits trop sommairement décrits, ou pour lesquels on ne possède que des listes rudimentaires.

[2] Il est facile de se faire une idée de l'importance de l'héritage littéraire transmis en cette langue en consultant: W. WRIGHT, *A short History of Syriac Literatur*, London 1894; R. DUVAL, *La littérature syriaque* [= *Anciennes littératures chrétiennes*, II], 3e éd., Paris 1907; A. BAUMSTARK, *Geschichte der syrischen Literatur mit Ausschluss der christlich-palästinensischen Texte*, Bonn 1922; J.-B. CHABOT, *La littérature syriaque*, Paris 1934; I. ORTIZ DE URBINA, *Patrologia syriaca*, 2a ed., Roma 1965.

[3] Nous citons au moins les trois collections qui ont contribué le plus à la diffusion des textes syriaques. La première n'a eu qu'une existence éphémère, mais les deux autres poursuivent jusqu'à présent leur activité: [R. GRAFFIN, éd.], *Patrologia Syriaca*, Paris 1904-1926; [R. GRAFFIN, F. NAU, F. GRAFFIN, éd.], *Patrologia Orientalis*, Paris et Turnhout 1907-...; [J.-B. CHABOT, R. DRAGUET, éd.], *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, Louvain 1903-... Cette dernière collection comporte une section spéciale: *Scriptores Syri*, dans laquelle jusqu'ici ont été publiés 162 volumes de textes et de traductions.

[4] A la liste soigneusement établie par J. SIMON, "Répertoire des bibliothèques publiques et privées d'Europe contenant des manuscrits syriaques", dans *Orientalia*, 9 (1940), p. 271-288, on ne peut guère ajouter, comme contributions importantes, que J. ASSFALG, *Syrische Handschriften (Verzeichnis der orientalischen Handschriften in Deutschland*, Band V), Wiesbaden 1963; A. VAN LANTSCHOOT, *Inventaire des manuscrits syriaques des fonds Vatican* (460-631), *Barberini oriental et Neofiti* (*Studi e Testi*, 243), Città del Vaticano 1965.

[5] Voir par exemple: J. CLEMONS, "A Checklist of Syriac manuscripts in the United States and Canada", dans *Orientalia Christiana Periodica*, 32 (1966), p. 224-251, 478-522.

A côté de ces manuscrits qui ont quitté leur lieu et région d'origine, il y a tous ceux qui sont restés dans les Bibliothèques des patriarcats ou évêchés d'Orient, dans les séminaires ou monastères: que ce soit au Liban, en Syrie, en Irak, à Jérusalem ou en Egypte et au Mont-Sinaï[6]. Ce sont ces fonds qui peuvent réserver encore le plus de surprises et de découvertes, car ils ont toujours été d'accès assez difficile et pour la plupart n'ont pas fait jusqu'ici l'objet d'études suffisamment détaillées.

Je termine cette rapide introduction en soulignant un dernier caractère des manuscrits syriaques, qui contribue à accroître l'intérêt qu'ils peuvent susciter: c'est leur caractère d'antiquité, mais il sera traité plus loin de cette caractéristique.

*

* *

Il ne suffit pas d'affirmer l'importance de la tradition syriaque pour l'étude des problèmes relatifs à l'histoire ancienne de l'Eglise spécialement en Orient. Il est bon d'illustrer de manière plus concrète cette déclaration de principe.

Le renouveau des recherches patristiques suscité un peu partout, à l'heure actuelle, dans les différentes Eglises, fournit un point de départ idéal pour l'exemple désiré et pour attirer l'attention sur le problème précis de l'importance des traductions syriaques pour les recherches de patristique grecque[7].

Je me limiterai donc aux traductions du grec en syriaque, excluant par le fait même les productions originales en cette langue.

J'aborderai rapidement et successivement les trois points suivants:

1) L'utilité des traductions syriaques quand l'original grec est perdu;
2) L'utilité des traductions syriaques quand l'original grec existe encore;
3) L'utilité des traductions syriaques quand l'original grec est transcrit sous une fausse attribution d'auteur.

[6] I. ORTIZ DE URBINA, *Patrologia Syriaca, op. cit.*, p. 19-22, a donné la liste des principales publications relatives aux fonds de manuscrits syriaques des bibliothèques d'Orient. On peut y ajouter entre autres pour ce qui concerne la bibliothèque du monastère de Sainte-Catherine du Mont-Sinaï: Mourad KAMIL, *Catalogue of all Manuscripts in the Monastery of St. Catharine on Mount Sinai*, Wiesbaden 1970, spécialement p. 149-160: *The Syriac Collection*; p. 161: *Palestinian Syriac.*

[7] A la bibliographie citée dans les différentes histoires de la littérature syriaque, il faut ajouter pour une information plus à jour: S.P. BROCK, "Syriac Studies; 1960-1970. A classified Bibliography", dans *XVIe Centenaire de saint Ephrem (373-1973)* (*Parole de l'Orient*, 4 [1973]), p. 393-465. Il y aura toujours profit à consulter, pour la mine de renseignements qu'il contient, le précieux ouvrage de C. MOSS, *Catalogue of Syriac printed books and related literature in the British Museum*, London 1962.

1) Un certain nombre d'œuvres écrites originairement en grec sont actuellement perdues. On en connaît néanmoins l'existence soit par des citations faites par des auteurs anciens ou médiévaux, soit par des listes d'ouvrages (ancêtres des répertoires bibliographiques modernes, comme la "Bibliothèque de Photius"[8].)

Il peut se faire même que quelques fragments d'une œuvre perdue dans son ensemble aient échappé à la destruction.

La perte d'une œuvre peut avoir eu une cause purement accidentelle, et ceci d'autant plus facilement que peu diffusée, cette œuvre ne se trouvait pas reproduite en nombre considérable d'exemplaires. Certaine production littéraire après avoir connu un moment d'importance ou de succès est tombée dans un oubli progressif. Cela vaut aussi bien pour des œuvres à caractère profane que religieux. Mais quelquefois un auteur, même si à certain point de vue il pouvait se glorifier du titre de Père de l'Eglise ou de Docteur, a été l'objet d'une "damnatio memoriae" systématique pour raison d'orthodoxie de la part de l'Eglise officielle, ou pour motifs politiques de la part de la Cour de Byzance, spécialement durant les controverses christologiques des Ve et VIe siècles.

De ces "damnatio memoriae" le cas le plus célèbre est sans doute celui de *Sévère* qui occupa le siège patriarcal d'Antioche de 512 à 518. A cause de son appartenance au courant monophysite, il avait été anathématisé par le Concile de Constantinople de 536. Ses œuvres écrites en grec furent l'objet des mesures prises par la 43e novelle de l'empereur Justinien (le 6 août 536), en voici le texte:

"Nous interdisons à tout le monde d'avoir aucun des livres (de Sévère). Et de même qu'il n'est pas permis de transcrire et de posséder les livres de Nestorius, parce que les empereurs qui nous ont précédés ont décidé, dans leurs Constitutions, de les assimiler aux écrits de Porphyre contre les chrétiens, de même aucun chrétien ne pourra posséder les discours ni les écrits de Sévère, mais ils seront regardés comme profanes et contraires à l'Eglise catholique, et leurs possesseurs seront tenus de les brûler s'ils ne veulent s'exposer à courir de grands risques. Nous défendons à quiconque, calligraphe ou tachygraphe ou toute autre personne, de les transcrire désormais, et nous les prévenons que la peine que nous attachons à une telle transcription sera l'amputation de la main"[9].

[8] PHOTIUS, *Bibliothèque* (*Collection byzantine ... Guillaume Budé*), t. I-VII, Paris 1959-1974, texte établi et traduit par R. HENRY ("Codices" 1-256).

[9] Texte cité dans M. BRIÈRE, *Les* homiliae cathedrales *de Sévère d'Antioche, traduction syriaque de Jacques d'Edesse. Introduction générale à toutes les homélies*, dans *Patrologia Orientalis*, t. 29, Paris 1960, p. 14-15.

Les ouvrages de Sévère furent donc détruits dans leur langue originale, le grec, mais non complètement, car on verra encore au début du VIIe siècle l'évêque Paul d'Edesse traduire en syriaque les *295 hymnes* de "l'octoechus". De toute manière un contemporain de Sévère, Paul, évêque de Callinicie en Osrohène, avait déjà, avant la condamnation de Justinien, traduit une bonne partie de ses œuvres polémiques sur des questions de christologie. Paul de Callinicie avait, semble-t-il, traduit également le corpus des 125 *Homélies Cathédrales* prononcées par Sévère entre 512 et 518. Cet ensemble est très important tant au point de vue théologique que pastoral, et apporte une foule de renseignements sur la vie à Antioche à cette période. Jacques d'Edesse, au début du siècle suivant, corrigea d'après l'original grec la traduction de Paul de Callinicie[10]. Grâce à cette double traduction syriaque, les homélies de Sévère nous sont parvenues dans leur presque totalité, alors qu'une seule (le nº 77) a été épargnée en grec[11] pour la simple raison qu'elle fut transmise sous l'attribution à Grégoire de Nysse ou à Hésychius de Jérusalem.

Je viens de dire que les homélies de Sévère nous sont parvenues grâce aux traductions syriaques, *en leur presque totalité*, car le seul manuscrit retrouvé jusqu'ici qui les contenait au complet (et qui se trouve actuellement à la *British Library* de Londres) est mutilé de son début. Il est intéressant de rappeler cependant que certaines homélies disparues du manuscrit de Londres ont pu être récupérées du fait qu'elles étaient entrées dans la structure d'homéliaires liturgiques[12] (c'est-à-dire dans des collections d'homélies patristiques[13] ordonnées selon le déroulement des fêtes de l'année pour être utilisées dans les célébrations liturgiques aux jours respectifs).

Le *commentaire à l'Evangile de S. Luc* de Cyrille d'Alexandrie a subi, bien que pour des raisons différentes, les mêmes avatars que les œuvres de Sévère d'Antioche. Perdu en grec, il est conservé presque intégralement en syriaque, lui aussi dans un manuscrit de la *British Library*. Certains des premiers chapitres perdus au début du codex londonien viennent d'être

[10] Voir, *ibidem*, p. 17-50.

[11] L'édition en a été exécutée avec traduction française, accompagnée des deux versions syriaques, par M.-A. KUGENER et E. TRIFFAUX, dans *Patrologia Orientalis*, t. 16, Paris 1922, p. 761-863.

[12] Voir à ce propos: J.-M. SAUGET, "Une découverte inespérée: l'*homélie 2* de Sévère d'Antioche sur l'Annonciation de la Théotokos", dans *A Tribute to Arthur Vööbus*, Chicago 1977, p. 55-62.

[13] Sur ces collections, voir: J.-M. SAUGET, "Deux Homéliaires Syriaques de la Bibliothèque Vaticane", dans *Orientalia Christiana Periodica*, 27 (1961), p. 387-423 [Il s'agit des manuscrits *Vaticans syriaques 368 et 369*]; ID., "L'homéliaire du Vatican Syriaque 253. Essai de reconstitution", dans *Le Muséon*, 81 (1968), p. 297-349.

retrouvés récemment dans deux homéliaires du monastère de Dayr Zafar'an (en Turquie actuelle) et aujourd'hui conservés à Damas[14].

Il n'est pas question de passer en revue l'ensemble des pièces patristiques perdues en grec et conservées en syriaque. Je me contenterai de citer encore des collections telles que, dans le camp orthodoxe, les *Lettres festales* de S. Athanase d'Alexandrie (début IVe siècle)[15], et dans le camp nestorien, des *Homélies Catéchétiques*[16] du célèbre exégète que fut Théodore de Mopsueste.

Et puisque j'ai déjà mentionné l'utilité des Homéliaires liturgiques syriaques, je terminerai ce premier point en citant encore le cas de trois homélies authentiques de Proclus de Constantinople, conservées dans un manuscrit syriaque de la Bibliothèque Vaticane (du VIIe ou VIIIe siècle). Publiées une première fois par Angelo Mai en traduction latine[17], elles furent intégrées ensuite dans le "dossier" de Proclus par Jean-Paul Migne dans sa Patrologie grecque[18] avant d'être éditées en syriaque[19].

Et je me dois de citer, pour clore cette série, l'homélie d'Alexandre d'Alexandrie, *sur l'Ame et le Corps et sur la Passion du Seigneur*. C'est en effet l'unique pièce publiée par Migne dans sa Patrologie grecque[20] en version syriaque, accompagnée, cela va sans dire, d'une traduction latine.

Il est évident que dans tous les cas cités, la version syriaque est indispensable pour connaître l'œuvre perdue (ou au moins non encore retrouvée) dans la langue grecque originale.

*

* *

2) Les versions syriaques sont également utiles quand existe le texte original grec.

[14] A propos de l'édition de la version syriaque de ce commentaire et des fragments récemment découverts, voir J.-M. SAUGET, "Nouvelles homélies du *Commentaire sur l'Evangile de S. Luc* de Cyrille d'Alexandrie dans leur traduction syriaque", dans *Symposium syriacum 1972* (*Orientalia Christiana Analecta*, 197), Roma 1974, p. 439-456.

[15] W. CURETON, *The festal Letters of Athanasius discovered in an ancient syriac version*, London 1848.

[16] R. TONNEAU – R. DEVREESSE, *Les homélies catéchétiques de Théodore de Mopsueste* (*Studie e Testi*, 145), Città del Vaticano 1949.

[17] A. MAI, *Spicilegium Romanum*, t. IV, Roma 1840, p. LXXXVIII-XCVIII.

[18] J.-P. MIGNE, PG 65, col. 841-850.

[19] J.-B. CHABOT, "Trois homélies de Proclus évêque de Constantinople éditées pour la première fois dans la version syriaque d'après les ms. de la Bibl. Vaticane", dans *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei, Classe di scienze morali, storiche e filologiche,* Serie Va, Vol. V, Roma 1896, p. 178-197; C. MOSS, "Proclus of Constantinople: Homily on the Nativity" dans *Le Muséon,* 42 (1929), p. 61-73.

[20] J.-P. MIGNE, PG 18, col. 585-608.

La première raison est que très souvent les manuscrits syriaques remontent à une date beaucoup plus ancienne que celle des manuscrits grecs qui contiennent les mêmes œuvres. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'un certain nombre de manuscrits syriaques remontent au VIe siècle, quelques-uns même au Ve siècle (le plus ancien manuscrit daté, à ma connaissance, porte un colophon de 411)[21]. Et il est bien difficile de trouver actuellement un manuscrit grec antérieur au IXe siècle.

A simple titre indicatif, je rappellerai que dans son Album de manuscrits syriaques, explicitement datés, Hatch[22] en a recueilli une soixantaine antérieurs au IXe siècle, parmi lesquels une bonne partie à caractère patristique.

Même lorsque les manuscrits syriaques ne sont pas matériellement antérieurs aux manuscrits grecs, ils représentent en traduction syriaque un modèle grec forcément plus vieux qui permet de remonter au moins indirectement à la date de la transmission manuscrite du texte grec lui-même.

Il faut en outre ajouter que les traductions syriaques des époques anciennes sont généralement d'une fidélité très littérale à l'original grec, qui peut aller jusqu'au calque "mot à mot", et cette fidélité, cette proximité du syriaque vis-à-vis du modèle, permet en bien des cas de choisir entre deux variantes de la tradition textuelle grecque, quand il s'agit d'établir le texte critique.

Il est vrai qu'en quelques cas la traduction syriaque peut s'éloigner de son modèle grec non pas tant par maladresse technique ou incompétence du traducteur, mais bien plutôt pour des questions d'ordre doctrinal. Spécialement quand il s'agit d'œuvres touchant à la christologie, il peut se faire que la traduction soit transformée en fonction du milieu où elle sera utilisée : monophysite, ou nestorien. Mais même dans ce cas, la traduction syriaque n'est pas dénuée d'intérêt, car elle permet justement de faire voir comment le traducteur, en prenant sa distance par rapport à l'original, refuse un concept ou une explication théologique, et rend sa traduction, sur un point précis, conforme à la tradition de son école, ou de sa tendance doctrinale.

En tenant compte de cette interprétation toujours possible, il demeure quand même légitime de soutenir que la traduction syriaque sera d'un grand secours au patrologue ou à l'éditeur de textes grecs, spécialement quand il s'agit de déterminer les caractéristiques d'une famille de manuscrits, ou de choisir avec l'appui du syriaque entre plusieurs variantes du

[21] C'est le manuscrit *British Library additional 12150.*

[22] W.H.P. HATCH, *An Album of Dated Syriac Manuscripts* (*Monumenta palaeographica vetera*, Second Series), Boston 1946.

texte grec. Je pourrais encore ici illustrer ces affirmations par une série d'exemples. Je me contenterai de deux, pris à deux époques séparées par une assez grande distance l'une de l'autre. La découverte de Charles Johnston au British Museum de deux versions syriaques très anciennes des Ve et VIe siècles du *Traité sur le Saint Esprit* de Basile de Césarée[23] est restée célèbre. Elle permit, en effet, au savant anglais d'établir une excellente édition du texte et d'assurer définitivement l'authenticité de cette œuvre du grand docteur Cappadocien.

Tout récemment, Anne-Marie Malingrey, pour établir l'édition critique du traité de S. Jean Chrysostome, *Sur l'Incompréhensibilité de Dieu*[24], a fait appel en de nombreux cas au témoignage d'une très ancienne version syriaque de cette œuvre conservée dans un manuscrit de la *British Library*, qui remonte au VIe siècle.

*
* *

3) Et j'en arrive ainsi au troisième point: l'utilité des traductions syriaques pour assurer l'identité de l'auteur véritable d'une œuvre de paternité douteuse.

Il n'est pas rare en effet que les lemmes, ou titres, transmis en tête de la traduction d'une œuvre, aient conservé le nom authentique de son auteur, alors que dans la tradition grecque cette même œuvre a été versée dans le dossier d'un autre écrivain.

J'ai déjà rappelé à l'instant l'édition du *Traité sur le Saint-Esprit* de Basile de Césarée. L'éditeur Johnston, devant discuter la question de la véritable paternité basilienne un temps contestée, a trouvé un argument de grand poids en sa faveur, dans l'attribution explicite des anciennes versions syriaques à l'évêque de Césarée de Cappadoce.

Le problème de l'authenticité se pose non seulement pour des œuvres de grande importance, mais aussi pour des productions littéraires plus modestes, comme les lettres, ou comme les homélies, et je touche ici à un

[23] C.F.H. JOHNSTON, *The book of saint Basil the Great, Bishop of Caesarea in Cappadocia on the Holy Spirit. A revised text with notes and introduction*, Oxford 1892; voir aussi l'édition récente de B. PRUCHE, *Basile de Césarée. Sur le Saint-Esprit* (*Sources Chrétiennes*, 17bis), Paris 1968, spécialement p. 15-37 (*I. Authenticité: 2. Tradition indirecte*).

[24] T. I (*Homélies I - V*), 2e éd. (*Sources Chrétiennes*, 28bis), Paris 1970, spécialement p. 65, 76-79 (*Histoire du texte: I. Tradition manuscrite*); F. GRAFFIN - A. MALINGREY, "La tradition syriaque des homélies de Jean Chrysostome sur l'incompréhensibilité de Dieu", dans EPEKTASIS, *Mélanges patristiques offerts au cardinal Jean Daniélou publiés par* J. FONTAINE *et* Ch. KANNENGIESSER, [Paris], 1972, p. 603-609.

problème délicat, étant donné l'abondance de la littérature homilétique. Il me suffira de rappeler, par exemple, le "mare magnum" constitué en grec par les homélies pseudo-chrysostomiennes. Il a fallu à José de Aldama tout un volume pour répertorier les homélies qui se sont transmises abusivement sous le nom de Jean Chrysostome[25] pour leur donner davantage de crédit grâce à l'attribution à un prédicateur de renom.

Sans prétendre que les traductions syriaques viennent apporter la clé de toutes les énigmes, il faut toutefois reconnaître, surtout lorsqu'il s'agit de versions anciennes, qu'il n'est pas rare que celles-ci aient conservé le nom du véritable auteur. J'ai moi-même démontré récemment l'authenticité proclienne d'une homélie *sur l'Ascension du Seigneur*[26] que la tradition manuscrite grecque présente unanimement comme de Jean Chrysostome, alors que le syriaque l'a transmise plus justement sous le nom de Proclus de Constantinople.

Toujours pour ce qui regarde l'authenticité des œuvres douteuses, ou même perdues, dans le texte original grec, l'apport des versions syriaques se révèle encore de grande importance, bien que cette fois de manière indirecte, quand il s'agit non plus de la transmission des œuvres elles-mêmes, mais seulement de citations de celles-ci faites en d'autres lieux, avec une référence explicite à l'auteur.

Cela arrive en particulier dans les collections de "Chaînes", ou de Florilèges exégétiques ou théologiques. A propos d'un verset ou d'un péricope biblique, on a recueilli et rassemblé les commentaires des divers auteurs, ou bien encore à propos d'une formule doctrinale, on a mis bout à bout l'opinion ou l'enseignement des principaux docteurs, et là encore le syriaque n'a pas fini de nous apporter sa contribution, car dans ce domaine des Florilèges et des Chaînes, tout le travail est encore à peu près à faire.

*

* *

Je pourrais encore continuer ce qui semble peut-être un plaidoyer trop optimiste ou exagéré en faveur d'une langue bien lointaine, mais je crains d'abuser de votre attention en multipliant les exemples nécessaires pourtant à l'illustration de mon propos.

[25] J.-A. DE ALDAMA, *Repertorium pseudo-chrysostomicum* (*Documents, études et répertoires publiés par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes*, X), Paris 1965.

[26] J.-M. SAUGET, "Une homélie de Proclus de Constantinople sur l'Ascension de Notre Seigneur en version syriaque", dans *Le Muséon*, 82 (1969), p. 5-33.

Je ne veux pas ajouter de conclusion à ces quelques considérations, je voudrais plutôt formuler un souhait, celui d'avoir réussi à attirer l'attention et stimuler la curiosité sur toute une littérature, qui, comme j'en suis profondément convaincu, continuera longtemps encore à nous fournir des compléments sérieux à notre information sur la vie, la pensée et la culture de l'Eglise des premiers siècles en Orient.